

Pouvais-je briguer la société de cette jeune fille pour lui dire ou lui faire comprendre que je ne l'aimais pas ; qu'elle avait imaginé ce qu'elle espérait, en croyant si facilement au brusque aveu d'une tendresse qu'elle seule éprouvait ? Fallait-il, au contraire, loin de la détromper, cultiver son erreur, et lui donner de nouvelles preuves d'un amour imaginaire ? De telles questions étaient toutes résolues par la plus élémentaire délicatesse.

Je pris le parti de n'attacher aucune importance envers mademoiselle Marguerite à sa tendre méprise, de continuer à la voir de loin et indifféremment comme par le passé. Une telle conduite ne pourrait manquer de l'étonner d'abord, mais de lui être expliquée ensuite par la réflexion. Je persistai donc sans affectation, sans empressement, à faire usage de mon balcon... Mais je ne revis plus mademoiselle Laval ! En vain la cherchai - je des yeux dans son jardin et la petite partie de son appartement où mon regard pouvait pénétrer !

J'en fus d'abord étonné, puis désappointé, enfin tout à fait chagrin.

Mademoiselle Marguerite se regardait donc comme offensée par moi ! Et qu'y avait-il de plus éloigné de ma pensée qu'une semblable intention ? J'étais vivement peiné du chagrin qu'involontairement j'avais dû lui causer. D'autre part, sa vue était devenue comme le soleil de mon horizon. J'en sentais le prix avec la privation. Je m'étais cru indifférent ; il me sembla découvrir que je ne l'étais point. Pour peu qu'on prolongeât envers moi ce système de froideur et d'absence, j'allais m'avouer peut-être aussi passionné que mademoiselle Marguerite, si tendrement aveuglée par l'amour.

Je fus pendant un mois environ en proie à un sentiment dont l'impatience, la compassion, le dépit formaient les nuances. Je ne connaissais pas l'amour, mais il me semblait pouvoir affirmer que je n'en éprouvais pas encore. Je présa-